Henry PASSAGA, un des derniers allumeurs de réverbère de Montpellier

Témoignage de sa fille Madame Ernestine MALVIELLE recueilli en mai 2003
Par Roland Calmes, Alain Maussière et Pierre Rumeau

« Henri PASSAGA est né en 1871. C'était un Aveyronnais de la région de Rodez. Il grandit en milieu rural et fréquenta l'école jusqu'à huit ans, surtout l'hiver car l'été il partait travailler avec ses frères dans les champs. Il sait lire et écrire. Avec eux, il allait se louer dans les foires. Adulte, il vient s'installer à Montpellier en 1907 avec une aveyronnaise d'Espalion. A cette date il est déjà employé à la Compagnie du Gaz (cela figure sur le livret familial) ; il aura trois enfants dont Ernestine la plus jeune (Mme MALVIELLE) née en 1914.

En 1914, comme il a 43 ans, la guerre de 14/18, il la fera « à l'arrière » : « il faisait suivre la cantine », il restera mobilisé quatre ans.

La famille habite au bout de faubourg Figuerolles, au niveau de l'octroi, en face de la villa Elizabeth et d'un parc où l'on faisait des processions pour les communions. C'était le début de l'avenue de Lavérune ; au-delà il n'y avait que les champs.

La famille PASSAGA en 1930
Henri est debout. A droite, Ernestine

En 1922, Ernestine a huit ans. La famille déménage rue St Honoré. A cette date, Henry PASSAGA est allumeur de réverbères, mais précédemment il était releveur de compteurs. Il avait confié à son épouse que ce métier ne lui plaisait pas du tout. Il intervenait du côté de la comédie dans la rue Boussairoles notamment, quartier des « entretenues et cocottes » qui le recevaient en tenues légères.

Il préférera la rue et ses réverbères.

Le matin, il partait à pied avec son échelle sur l'épaule. Il vérifiait les mécanismes d'allumage et changeait les vitres qui étaient cassées. Il « faisait » le cours Gambetta, le cours du Courreau ; en fait « on » leur donnait les quartiers à proximité de leur domicile. Les lundis matins, il avait beaucoup de travail : les jeunes à la sortie des cinémas le dimanche soir prenaient

les vitres des réverbères pour cible. Le lundi matin en se levant il rouspétait « il va falloir changer les vitres aujourd'hui » disait-il.

Quand il avait fini sa tournée des becs de gaz, il fallait qu'il fasse un compte rendu au bureau qui se trouvait au passage Lonjon en sous-sol. Il mentionnait ceux qui refusaient de s'allumer ou qui fonctionnaient mal.

Le soir, il partait à vélo avec sa perche sur l'épaule ; il disait « il faut que j'aille allumer ». Dans les années 1930-31, il devait exister des programmeurs qui nécessitaient cependant une vérification de l'allumage.

Ses horaires de travail étaient liés aux saisons et très spéciaux : à la tombée de la nuit et à la pointe de jour l'hiver, le soir, il se mettait en route vers les dix sept heures ; l'été il attaquait vers vingt et une heures. Le matin il commençait sa tournée dès que le jour pointait, ainsi il était libre plus tôt, ce qui lui permettait de faire ensuite un autre travail pour un particulier : il entretenait une vigne et un jardin pour un propriétaire. Pour faire rire, il racontait qu'il était surveillé par un contremaître qui avait appris qu'il faisait un autre labeur. Il le faisait suivre pour voir s'il faisait son travail. Lui s'amusait à se cacher derrière les arbres. Son vélo, qu'il utilisait le soir pour sa tournée, était équipé d'une lanterne au
carbure qui, fréquemment, refusait de s'allumer, d'où d'énormes colères.

Il travaillait seul, sept jours sur sept et par tous les temps. Et sûrement toute l'année, avec pour seule obligation de rendre compte de son travail au « Passage Lonjon ». Il n'a jamais travaillé en équipe. Durant tout son temps d'activité il ne partira jamais en vacances.

Au niveau des avantages en nature, il ne payait pas le gaz très cher et il avait droit à une certaine quantité de coke avec lequel on chauffait la maison. On lui attribuait aussi une casquette noire avec une visière rigide. « Gaz » était écrit devant, et une veste épaisse avec des manches, on appelait cela un « bourgeron ». Pour le personnel, il n'y avait pas de dispensaire mais le « docteur de la compagnie » qui l'a soigné gratuitement jusqu'à ce qu'il meure.

Henry PASSAGA, grâce à son travail à la compagnie, à ce que lui rapporte l'entretien du terrain d'un propriétaire et, sûrement, les revenus de travaux réalisés par son épouse, va pouvoir s'offrir sa maison rue St Honoré, en 1922, dans le quartier Figuerolles qui n'était guère apprécié. C'était une vieille maison où il avait son appartement au deuxième étage ; le reste était loué : au rez-de-chaussée à une marchande de plantes aromatiques et au premier étage à un individu qui oubliait de payer son loyer. A l'époque, être propriétaire d'une petite maison, ce n'était pas rien. Socialement c'était très important. Il n'y avait pas d'eau au robinet, on allait la chercher à une fontaine rue du Nord ; il en sera ainsi jusqu'à la mort de la mère d'Ernestine, en 1934. Les toilettes étaient situées sur le palier au 2° étage et au rez-de-chaussée. La maison disposait du gaz pour s'éclairer, il y avait des appliques dans la cuisine et dans la salle à manger. Pour les autres pièces, on utilisait des bougies. Dans les appliques il y avait des manchons blancs extrêmement fragiles qui s'effritaient dès qu'on les touchait.

La rue St Honoré était constituée de cailloux, de beaucoup de cailloux mal taillés et de pas mal de boue, elle n'a bénéficié d'un bec de gaz que dans les années trente.

Henry PASSAGA a pris sa retraite en 1932, à l'âge de 61 ans. Enfin, il pourra partir en vacances.

Sa fille précise qu'il est mort à 87 ans.

Ainsi, en 1958, disparaissait le dernier allumeur de becs de gaz de la ville de Montpellier. »